

Henri Moser, avocat passionné de l'école privée

Mardi dernier [le 6 novembre 2001], à la résidence du Consul général de France à Genève, Henri Moser recevait les insignes de Chevalier des Palmes Académiques. A 69 ans, ce pionnier de la pédagogie en Suisse pouvait se féliciter d'avoir réalisé presque tous ses projets. La semaine prochaine sera inaugurée la flamboyante Ecole Moser à Chêne-Bougeries, construite tout exprès pour s'adapter à une nouvelle conception de l'enseignement supérieur (lire ci-dessous). L'autre spécialité maison, la filière bilingue français-allemand, ne cesse, depuis dix ans, de confirmer son succès, au nez et à la barbe du défaitisme anglophile: «Nous avons déjà des inscriptions pour 2005», note le presque retraité.

Cet automne, Henri Moser a passé la main à son fils Alain, qui dirige désormais l'école avec Pia Effront, réalisatrice de la section bilingue. La relève est donc assurée, tout est bien. Et voilà maintenant arriver, comme la cerise sur le gâteau, la bénédiction francophone du Consul de France. Un vrai rêve de gosse pour le petit immigré bernois qui s'est fait traiter de «Boche» en arrivant à Genève en 1939. Que désirer de plus?

En fait, Henri Moser a atteint tous ses buts sauf un, le seul qui ne dépendait pas seulement de lui: faire en sorte que l'école privée en Suisse ne soit plus seulement une école de riches. «J'ai toujours pensé qu'on pouvait faire du social dans le privé», dit ce fils de femme de ménage, à qui il est arrivé plus d'une fois d'offrir des bourses à prix cassés. Comme directeur de la Fédération suisse des écoles privées dans les années 90, Moser a bataillé ferme pour que la diversité pédagogique, comme en Suède, en Hollande ou ailleurs, soit acceptée, intégrée, subventionnée. Il s'est égaré à expliquer que les pays ayant fait ce choix ont vu une amélioration de la qualité moyenne de l'école, sans aucun démantèlement du secteur public: «Il faut avoir une piètre idée de la qualité de l'enseignement public pour croire que tout le monde va le fuir à la première occasion!», s'enflamme-t-il comme au premier jour dès que vous le mettez sur le sujet. Chaleureux, généreux en anecdotes, Henri Moser est un communicateur exceptionnel. Mais il a surtout prêché par l'exemple, promouvant l'idée du privé comme laboratoire pédagogique. «Au département, ils ont un service de la recherche d'un côté, et des enseignants de l'autre. Moi, je suis toujours resté sur le terrain, à me demander comment faire mieux, à essayer, à ajuster le tir.» Le ton est goulu, les yeux brillants. Parole, il n'y a pas trace de lassitude chez cet homme, qui a pourtant cinquante ans d'enseignement derrière lui.



On cherche à percer le secret de sa potion magique, il cite Nietzsche: «Ce qui ne me détruit pas me fortifie.» Pour sûr, l'homme s'est musclé en luttant. A 6 ans, comme on l'a vu, il arrive à Genève sous les quolibets anti-germanophones: «C'était un aiguillon pour apprendre le français au plus vite.» Il excellera donc en français, comme ailleurs. Son père, divorcé, puis rapidement décédé, n'a jamais fait partie de sa vie, sa mère, qui l'élève seule, a abandonné son métier d'infirmière à cause des horaires. Henri commence vite à gagner plus d'argent qu'elle pour une heure de travail: il donne ses premiers cours à 15 ans. A 28, il a déjà une licence, une pratique d'enseignant et une excellente réputation au Département de l'instruction publique. Mais il tourne le dos à la carrière toute tracée qui s'offre à lui: «J'avais envie de faire quelque chose par moi-même.» Ce besoin de lancer des défis, de tout réussir au mieux, «c'est probablement une compensation», admet-il, en esquissant gentiment l'invitation à s'enfoncer plus avant dans les méandres de la psychologie.

Sa première école, née en 1961, s'appelle «Ecole privée de français»: «A l'époque, on ne faisait rien pour les étrangers qui arrivaient à Genève.» Moser les accueille quelques mois, le temps de leur permettre de raccrocher à l'école officielle. Cela se passe dans les locaux de l'Ecole Club Migros, empruntés par le jeune directeur en échange de cours gratuits. Peu à peu, ses élèves refusant de repartir, l'école s'agrandit.

Bien des années plus tard, dans ce qui est devenu la très recommandable Ecole Moser, Alain, fils du directeur, se retrouve en classe avec Ernesto Bertarelli. Plus tard encore, l'ex-camarade devenu patron du groupe Serono soutient financièrement la nouvelle école de Chêne-Bougeries et entre au conseil d'administration. Et voilà, après soixante ans pas très riches en vacances, le vilain petit canard bernois nage dans la mare des cygnes genevois. Mardi encore, il a charmé l'assemblée par son aisance et son bagout.

Henri Moser, avocat passionné de l'école privée

D'où les tient-il? Eh bien, répond-il sur un ton quasi mondain, là où il a aussi appris la musique: à l'Armée du Salut, qui offrait, à l'époque, toutes sortes d'activités pour les jeunes: «Apprendre à parler dans une salle fermée, ce n'est rien. Le vrai test, c'est celui du plein air: le public passe, et il faut qu'il soit plus nombreux à la fin qu'au début.»

Et pendant que, malicieux, il guette votre réaction du coin de l'œil, vous vous dites que la plus grande force de cet homme-là, c'est, malgré les blessures que l'on devine chez lui, de n'en vouloir à personne.

Cet article est originellement paru le 8 novembre 2001.